

Révérénd Père, Cher Père Recteur, Excellences, Chers amis,

Célébrer les 150 ans de l'Université Saint-Joseph est bien plus qu'une commémoration, c'est une profession de foi, une profession de foi envers une certaine vision du monde alors que les repères changent à une vitesse éclair et un attachement à un Liban que l'on cherche à détruire, que l'on annonce comme définitivement perdu, mais qui survit encore et malgré tout grâce à des institutions comme l'USJ et qui, par la foi et la raison, prospérera de nouveau.

L'Université Saint-Joseph est une partie intime de ce que je suis. Il est vrai que je ne suis qu'à moitié jésuite puisque j'ai eu le « malheur » d'avoir été l'élève du très laïque Lycée français avant d'intégrer la faculté des sciences économiques de la rue Huvelin. Mais que veux dire être jésuite ? C'est, et je cite une phrase d'un roman de Marcel Jouhandeau, « d'apporter un raffinement particulier dans l'art des combinaisons ». C'est cet art de composer, appris entre autres enseignements à l'USJ, comme la culture de l'excellence et la largeur du champ de vision qui m'a permis d'acquérir une compétence capitale pour réussir dans notre monde actuel, celui de savoir gérer l'incertitude.

L'examen final de macroéconomie pour obtenir la licence en sciences économiques est la concrétisation de cet esprit. Au lieu des intégrales doubles et des mathématiques avancées promises, on eut droit à une coupure de presse portant sur la décision du gouvernement de l'époque de swapper la dette en livres libanaises pour une dette en dollars avec, écrit à la main du Doyen feu Alexandre Chaiban, la mention « commentez ». Face aux protestations des étudiants, le doyen nous avait dit que quiconque n'étant pas capable de commenter un article de presse ne méritait pas sa licence ! De façon plus anecdotique, je me rappellerai toujours cet écriteau installé sur la porte de l'ascenseur de la faculté sur lequel on pouvait lire « 4 personnes maximum » avec plus bas une Nota Bene qui disait « une personne avertie en vaut deux ». Ce détail plutôt anodin a longtemps résumé pour moi l'esprit de l'université, alliant humour et enseignements de vie.

Je vous ferai l'économie de l'historique des quelques années que j'ai passées au campus de la rue Huvelin, j'y ai rencontré celle qui sera ma femme et passé plus de temps à manifester qu'à étudier dans les salles de classe, mais tout cela paraît dérisoire face aux 150 ans de l'institution et des grands hommes et femmes qui y ont fait leurs études. J'aimerai évoquer néanmoins les années d'Université comme étant des années de formation à la citoyenneté, des années où ma

génération tentait, avec le soutien de l'Université, de récupérer le Liban jusque-là occupé, par la résistance culturelle chère au Père Abou, par l'émulation, l'ouverture et le dialogue, et surtout par l'honnêteté intellectuelle et le courage face au mensonge et aux discours imposés. Huvellin et l'université Saint-Joseph, ont ainsi lancé l'appel durant la fin des années 90 qui a mené à un sursaut citoyen, à une réunion des Libanais et à une réappropriation de l'espace public, investi par les foules en 2005 et plus récemment en 2019 pour un printemps qui reste malheureusement inachevé.

« Honorer notre passé et projeter vers l'avenir », la devise des 150 ans de l'Université Saint Joseph évoque deux temps, le passé et l'avenir et appelle à l'action durant le temps présent. Honorer notre passé, signifie aujourd'hui d'arrêter de dénigrer notre Liban. On parle souvent de notre pays comme d'une erreur, d'une rature qui n'aurait pas dû être. Or la préparation de l'avenir commence par la reconnaissance des mérites de notre pays. L'USJ a formé des générations entières à être au service de l'Etat et de la société libanaise et le spectacle désolant que nous offrent les kleptocrates actuellement au pouvoir ne doit pas nous faire oublier que le Liban était, est et sera toujours le laboratoire de la région pour les idées d'avant-garde, pour les poètes et les architectes, pour la presse et les arts, pour la science et la philosophie.

Ce sont toujours les universités libanaises dont l'USJ qui s'exportent dans la région et non le contraire. Il est vrai que nous avons pris du retard, mais nous conservons toujours un atout capital, la liberté de penser, celle d'écrire et de critiquer, sans laquelle tout progrès est le fruit d'un plan dirigé et non pas d'un foisonnement au service de l'Homme.

Je crois donc fermement que nous avons un rôle déterminant à jouer dans l'avenir de notre région. C'est le meurtre qui domine aujourd'hui au Proche-Orient. Le génocide, les desseins d'annihilation de population entières font désormais office de projets politiques. Les murs sont érigés et l'Autre, coupable de tous les maux, est l'objet de la haine populaire. A l'heure où nous luttons contre la provincialisation des esprits et le repli, Beyrouth, a une mission des plus cruciales à mener. Beyrouth est l'antithèse de cet orient meurtrier. Ville carrefour, ouverte sur la mer et les échanges, trait d'union entre les civilisations, c'est de Beyrouth, notre cité, et de ses universités que devra venir le salut de la région. Penser le pluralisme, gérer la diversité, se réappropriier l'espace public, pérenniser les ressources, exploiter les nouvelles intelligences, tels sont les défis qui nous réconcilieront avec notre avenir et qui remplaceront les projets manichéens de mort et d'exil.

Pour cela, l'ADN des débuts reste un atout considérable. En 1875, des jésuites se déplacent de Ghazir à Beyrouth et fondent les facultés de théologie et de philosophie qui enseignent en langue française. Ces éléments, le déplacement de la périphérie vers le centre, la place de la philosophie et l'usage de la langue française peuvent paraître anachroniques à l'ère de l'ubiquité numérique, de la primauté des sciences et du Globish dominant. Or il n'en est rien, je suis fermement convaincu que les racines du début seront les atouts de l'avenir : la cité ou l'Agora est plus que jamais nécessaire comme lieu physique des échanges, la philosophie est plus que jamais une démarche essentielle à l'heure où les frontières sont floutées et où la raison seule finit par délimiter le possible de ce qui ne l'est pas - dans un sens, on peut dire que le 21ème siècle sera philosophique ou ne sera pas - et finalement le français, plus que jamais nécessaire parce que bien plus qu'une langue, mais véhicule d'une culture, d'une histoire et d'un esthétisme sans lequel le monde me paraît être plus pauvre .

Forte donc de ses racines, tellement ancrées mais tellement modernes à la fois, je suis confiant que l'USJ marquera donc les 150 ans à venir, au service des hommes et des femmes, de la cité, du Liban et de cette région qui a tant besoin de lumières.

Albert Kostanian